

Tiens ta place, fille!

Alice Munro, *Rien que la vie*, Boréal, 2014

Alice Munro, *La danse des ombres*, Québec-Amérique, 2013

Marie Parent

Number 308, Summer 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/77952ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Parent, M. (2015). Review of [Tiens ta place, fille! / Alice Munro, *Rien que la vie*, Boréal, 2014 / Alice Munro, *La danse des ombres*, Québec-Amérique, 2013]. *Liberté*, (308), 50–51.

Tiens ta place, fille !

Les personnages d'Alice Munro à la difficile reconquête de leur dignité.

MARIE PARENT

UNE ÉCRIVAINNE se met en quête d'un bureau pour travailler à ses projets loin de la maison. Elle trouve un local au deuxième étage d'un centre commercial, dont le propriétaire s'avère très heureux de rendre service à une jeune femme qui pratique un « passe-temps » si intéressant. « Il faut une occupation pour calmer les nerfs », lui confie-t-il sur un ton complice. Au fil des semaines, toutefois, le propriétaire devient de plus en plus intrusif, cherchant à comprendre pourquoi sa locataire n'a pas aménagé son bureau de manière plus douillette. « Pour une femme, faut un peu plus de confort. » Il se propose de l'aider à rendre l'endroit « comme chez vous », en lui offrant une plante, une théière (« le thé était meilleur pour les nerfs »), une corbeille à papier à motif oriental, un joli coussin. Mais l'homme, se heurtant au refus de l'écrivaine de faire la conversation ou d'arroser sa plante, commence à se méfier d'elle : « Ce n'est pas normal de se conduire comme ça. [...] Et ce n'est pas normal non plus pour une jeune femme qui dit qu'elle a un mari et des enfants de passer son temps à taper sur une machine. » Quand, quelques semaines plus tard, l'homme l'accuse d'avoir vandalisé la toilette de l'immeuble et recouvert les murs de mots obscènes (« Littérature et lubricité étaient vaguement et délicieusement liées dans son esprit »), la narratrice n'a plus qu'à filer en emportant sa machine à écrire. Celle pour qui « le son du mot "bureau" [était] empreint de dignité et de paix » doit brusquement revoir ses plans.

Cette nouvelle intitulée « Le bureau » figure dans le premier recueil d'Alice Munro, *La danse des ombres* (1968). C'est toujours sur ce ton badin et ironique que Munro évoque la façon dont est perçue l'activité artistique de ses personnages féminins. Dans son plus récent livre, *Rien que la vie* (2012), une écrivaine avoue qu'elle ne corrige pas ceux qui la déclarent « poétesse », un terme qui « se révélait bien pratique, comme un voile de sucre filé », rendant son occupation acceptable aux yeux du monde. Les artistes et les intellectuelles, nombreuses chez Munro, sont considérées par leur entourage au mieux comme bizarres ou « émancipées », au pire comme dénaturées. « L'engagement dans quoi que ce

soit, quand on était une femme, pouvait vous ridiculiser. » Dans « Le bureau », il y a cette requête qu'on relira sans cesse dans l'œuvre de l'auteure ontarienne – et que je traduis moi-même ici, car l'édition française ne rend pas toute sa force : « Donnez-moi simplement votre parole d'honneur qu'il n'y aura plus de déceptions. » Les femmes déçoivent systématiquement, peu importe leur âge et leur statut ; elles ne répondent pas aux attentes, elles sont arrogantes et égoïstes. *Pour qui te prends-tu ?* est le titre d'un recueil paru en 1978. C'est aussi le reproche adressé à toutes les héroïnes de Munro à travers la question, empreinte de dédain. Elles ne décoorent pas leur bureau, vont à l'école trop longtemps, ne cèdent pas aux avances des hommes ou bien y cèdent quand elles ne devraient pas, ne s'occupent pas suffisamment de leurs parents ou de leurs enfants. Filles, mères, amantes ne sont pas à la hauteur, non parce qu'elles ont délibérément choisi de désobéir, mais parce qu'elles ont exercé, comme par inadvertance, leur libre arbitre ou leur intelligence. « Avec de la chance et un bon encadrement, je pourrais réussir à ressembler à n'importe qui », se console une de ces jeunes filles qui sèment la contrariété partout où elles passent. Malheureusement, elles arrivent rarement à se dompter.

Il n'est pas facile de parler de celle qui a reçu le prix Nobel en 2013 en s'écartant des poncifs qui collent à son œuvre. Bien sûr, Munro se distingue par son sens du détail qui tue, son talent de conteuse, sa voix narrative à la fois tendre et tranchante. On encense sa technique comme si on voulait compenser ses « petits » sujets, des histoires touchantes que certains trouvent trop sages, voire carrément assommantes, où des bonnes femmes provinciales se racontent leurs souvenirs en jouant aux cartes sur la véranda. Je suis obligée de le concéder, il y a beaucoup de scènes de véranda chez Munro, mais pourquoi ne pas justement s'y arrêter un instant ? Que se passe-t-il donc sur les vérandas ?

Dans « Nuit », une nouvelle de *Rien que la vie*, une adolescente et son père se retrouvent sous le porche au petit matin, tous deux surpris et gênés de voir ainsi dévoilée leur angoisse d'insomniaques. La narratrice est une jeune fille

ALICE MUNRO

Rien que la vie

Traduction de Jacqueline

Huet et Jean-Pierre

Carasso

Boréal, 2014, 312 p.

ALICE MUNRO

La danse des ombres

Traduction de Colette

Tonge

Québec Amérique, 2013,

274 p.

isolée, anticonformiste, oisive, qui ne trouve pas sa place dans le monde. Elle avoue à son père se lever la nuit pour fuir les pensées meurtrières qui l'habitent. Elle craint d'étrangler sa sœur, qui dort juste à côté d'elle. Le père la rassure en lui disant de ne pas s'en faire : « Les gens ont des pensées de ce genre-là, parfois, ça arrive. » Ce matin-là, il porte ses vêtements les plus propres, ayant planifié d'aller quêter un ultime crédit à la banque. Sa petite entreprise d'élevage de renards périclité et il se retrouvera l'année suivante veilleur de nuit à la fonderie. Tous les deux contemplant en silence les rêves brisés de l'un, ceux à peine formés de l'autre, partagent leur sentiment commun d'être à l'étroit dans leurs vêtements, leur maison, leur village. C'est parce qu'ils étouffent qu'ils viennent chercher leur souffle sur la véranda, où ils échappent un instant aux regards de la famille et de la communauté, où ils trouvent un peu d'air pour respirer. On peut imaginer qu'ils s'avancent ainsi sur le seuil, entre la maison et la rue, pour tester leur courage de partir.

C'est ce que font les filles de *Fugitives* (2004), elles foutent le camp sans avertir, en quête d'une destination où elles pourront se réinventer et vivre à leur guise. On n'associe pas d'emblée Alice Munro à une littérature « des grands espaces », ses récits investissant souvent l'univers domestique et ses alentours, mais il faut bien reconnaître que son œuvre donne à voir le Canada comme un territoire vaste et plein de promesses, que ses héroïnes sillonnent en train ou en autobus, se libérant momentanément de toute attache. Elles nous entraînent ainsi des villages d'Ontario aux banlieues de Vancouver, en passant par les cercles intellectuels de Toronto et les gares sans intérêt des grandes plaines, traversant et retraversant le continent dans l'espoir de satisfaire leur conviction intime d'être « destinées à quelque chose d'inhabituel ».

Munro réussit à montrer la transformation progressive des petites villes canadiennes, qui subissent les effets de la standardisation des manières de vivre et de construire. La nouvelle « Vue sur le lac », dans *Rien que la vie*, est en cela emblématique. L'itinéraire du personnage principal, une femme dont la mémoire fait défaut et qui erre à la recherche d'un médecin, expose une urbanisation *en marche*, nous faisant passer d'une grand-rue où se dressent des maisons du XIX^e siècle (en brique et en bois, avec mansardes et vérandas) aux rues adjacentes bordées de maisons neuves qui « présentent toutes de petites différences et donnent pourtant l'impression d'être identiques ». Puis, elle découvre une autre rue un peu plus en périphérie, une voie non asphaltée, où les maisons laissées à l'abandon sont entourées de déchets. À l'instar de ce personnage, l'œuvre de Munro circule entre les rues villageoises, les chemins de campagne, les boulevards de banlieue et explore ce territoire mitoyen où se côtoient les

maisons ancestrales, les bungalows, les maisons mobiles, les motels et les foyers pour personnes âgées.

L'écrivaine dépeint avec précision et clairvoyance ces milieux variés, où se croisent des éleveurs de chevaux, des enseignantes, de vieux trafiquants d'alcool, des vendeurs itinérants, des médecins, des bonnes, nous permettant de mesurer les écarts idéologiques qui séparent les générations et les classes, mais aussi les différentes régions du pays. Ses nouvelles font entendre le choc entre toutes sortes d'idées et de voix, dans les danses de village, les veillées funèbres, les soirées littéraires, les églises presbytériennes, des lieux où l'on vient afficher sa réussite sans jamais chercher à se distinguer du groupe de façon trop manifeste. Nous reconnaissons

Filles, mères, amantes ne sont pas à la hauteur, non parce qu'elles ont délibérément choisi de désobéir, mais parce qu'elles ont exercé, comme par inadvertance, leur libre arbitre ou leur intelligence.

ces gens à la fois dignes et farouchement conformistes, qui tirent une fierté particulière de « rester à leur place » et de défendre les valeurs qu'on leur a appris à chérir. Les femmes, et les quelques hommes, dont Munro adopte le point de vue sont au contraire des êtres qui n'arrivent jamais vraiment à savoir où ils doivent se tenir pour se fondre dans la masse. On les voit trop, on les entend trop, ils sont continuellement déplacés.

Rien que la vie se clôt sur quatre textes moins structurés,

au style plus lâche, que Munro présente comme « les premières et dernières choses que j'aie à dire de ma propre vie ». Au-delà de la simple collection de souvenirs, l'intérêt de ces textes se trouve dans le portrait que Munro trace de sa mère. Dans *Something I've Been Meaning to Tell You*, en 1974, l'écrivaine se désolait que toutes ses tentatives en ce domaine aient échoué. Ma mère reste collée contre moi, écrivait-elle, trop près pour que je puisse l'épingler sur le papier : « Ses contours fondent et coulent. » Dans *Rien que la vie*, Munro s'y essaie, une dernière fois :

Peut-être s'était-elle convaincue que certaines frontières n'existaient pas. Elle était parvenue à s'arracher aux terres ingrates du Bouclier canadien – d'une ferme à l'avenir plus bouché que celle d'où venait mon père – et était devenue une institutrice dont la façon de s'exprimer mettait vaguement mal à l'aise les membres de sa propre famille. Peut-être s'était-elle forgé l'idée qu'une réussite si méritoire lui ouvrirait toutes les portes.

Nous retrouvons dans la mère de l'écrivaine le prototype de toutes ces héroïnes bafouées pour avoir voulu s'extraire de leur condition, pour avoir tenté de franchir des barrières et s'y être cognées violemment. Si elle n'a pu ressusciter sa mère par l'écriture, Munro lègue à ses lecteurs en héritage la fougue désespérée de celle qui a eu l'impertinence d'espérer un meilleur sort que celui qu'on lui réservait. **L**